

FEUILLETON DU CANARD

Un Reve de Bonheur

(Suite)

IV

On était au carême de l'Assomption, personne ne fut surpris de mon projet de m'acquitter de mes devoirs religieux.

De toute la semaine, Serge Mikailowitch ne vint pas une seule fois. Loin d'en être étonné, inquiete ou fâchée, j'étais enchaînée qu'il ne fut pas venu, et je ne m'attendais que pour mon anniversaire.

Toute cette semaine, je n'étais levée tôt et tard que pour aller je me promener seule au jardin. Je pensais à ce que j'avais fait la veille et à ce qu'il fallait faire pour me trouver le soir satisfait de ma journée et n'avoir à me reprocher aucune faute. Vivre sans pécher me semblait chose très facile, il suffisait d'en petit effort et d'un peu de surveillance.

Une fois les choses réglées à la linéika, accompagnée de Macha ou d'une femme de chambre, je montais en voiture et m'en allais à l'église, à trois versts de chez nous.

En y arrivant, je récitais la prière "Pour tous ceux qui ont été atteints de la crainte de Dieu", et je tâchais de m'élever jusqu'à cette pensée, surtout en gravissant les deux marches du parvis, couvertes par de hautes herbes.

Habituellement, à cette heure, il n'y avait dans l'église que quelques dizaines de personnes; payant les serfs de la Couronne qui se préparaient à faire leurs dévotions. Je m'efforçais de répondre avec la plus grande humilité à leur salut; je m'approchais de la chaise qui contenait les cierges pour en recevoir quelques-uns de la main du vieux Staroste, ancien soldat, et j'allais les placer moi-même devant les autels.

Au travers des portes saintes, j'apercevais la nappe d'autel brodée par ma mère: au-dessus de l'iconostase se tenaient deux anges au milieu d'un ciel étoilé, que je trouvais bien grands lorsque j'étais toute petite fille, puis, plus haut, on voyait une colombe à auréole d'or qui jadis avait tant occupé ma jeune imagination. Derrière la grille du chœur des chœurs, étaient les fonds-baptismaux sur lesquels j'avais tenu si souvent les

enfants de nos serfs, après y avoir moi-même été baptisée.

Puis le vieux prêtre survenait, portant la chasuble taillée dans le drap d'or et d'argent qui avait recouvert le cercueil de mon père, il commençait la messe de cette même voix qui, aussi lointaine que je pouvais me souvenir, avait chanté chez nous les offices de l'église, pour la naissance de Sonia, pour le service funèbre de ce pauvre père et les funérailles de mon père. Puis le sacristain, de sa voix cassée, pour moi tout aussi familière, répondait au vieux prêtre. Je voyais là aussi cette même vieille, courbée en deux, que j'avais toujours vue adossée contre la muraille, le regard plein de larmes, contemplant une des images du chœur, et marmonnant une prière de sa bouche édentée.

Ce n'était plus les réminiscences les plus chères qui me rattachaient à ces objets, à ces êtres; non, ils étaient devenus pour moi, graves et sacrés, tous remplis soudainement d'une profonde signification.

Je suivais attentivement chaque parole de prières qui était récitée. Je m'appliquais à en saisir chaque mot et je répondais avec ferveur. Si je ne comprenais pas, je priais Dieu de m'éclairer ou je subitais ma propre prière à ce qui pour moi restait lettre morte. Quand on passait aux actes de contrition, je me rappelais mon passé, et cet innocent passé me paraissait si noir, comparé à l'état d'innocence dans lequel je me trouvais en ce moment, que je pleurais effrayée de moi-même. Mais en même temps, je sentais que tout me serait pardonné, et qu'alors même que mes péchés eussent été plus grands encore, le repentir n'en aurait été que plus doux.

A la fin du service divin, au moment où le prêtre prononçait ces mots: "Que la bénédiction du Seigneur soit avec vous!" j'éprouvais la commotion instantanée d'un bien-être physique, une sorte de bien-être délicieux; se communiquait à toute ma personne on eût dit qu'un courant de lumière et de chaleur me pénétrait jusqu'au cœur.

L'office terminé, si le prêtre venait à moi et s'informait de mon désir de voir célébrer les vêpres à la maison, je le remerciais humblement et très émue de ce qu'il voulait faire pour moi et je l'assurais que je viendrais à l'église moi-même, à pied ou en voiture.

—Ainsi, vous voulez vous donner cette peine? me disait-il

A cette question, je ne savais que répondre, craignant de pécher par orgueil. Quand je n'étais pas venue à l'église avec Macha, je renvoyais toujours la voiture et je revenais à pied, saluant respectueusement et humblement tous ceux que je rencontrais, recherchant les occasions de leur donner un bon conseil, de me dévouer pour eux, de leur faire la charité; je prenais les enfants, pour les bercer dans mes bras, j'entraï dans l'ornière pour livrer le passage aux paysans.

Un soir, j'entendis notre régisseur raconter à Macha qu'un paysan, nommé Simon, était venu lui demander des planches pour le cercueil de sa fille et un rouble d'argent, pour faire dire une messe et qu'il lui avait donné ce qu'il demandait.

—Ils sont donc si pauvres? demandai-je.

—Oh! oui, mademoiselle, très pauvres, ils n'ont même pas de sel, me répondit l'intendant.

Mon cœur se serra et en même temps ce que je venais d'apprendre me rendait presque joyeuse.

L'ayant cru à Macha que j'allais faire un tour dans le jardin, je montai dans ma chambre, je pris tout ce que j'avais d'argent (peu de chose, mais tout ce que je possédais); et après avoir fait le signe de la croix, je partis seule, à travers la terrasse et le jardin, et me dirigeai vers l'habitation de Simon. Elle était tout à l'extrémité du village; sans être vue je m'approchai de la fenêtre, je déposai l'argent et frappai aux barreaux. J'entendis la porte grincer, quelqu'un sortit de la chambrée, une voix m'appela; mais moi, tremblante et frémissante de peur, comme une criminelle, je m'enfuis d'une haie jusqu'à la maison. Macha me demanda où j'avais été et ce que j'avais? Mais je ne compris rien à ce qu'elle me disait et ne lui répondis pas. Ce que je venais de faire me parut tout à coup si puéril!

Je me fermai dans ma chambre et je me mis à l'arpenter de long en large je me sentais incapable de faire ou de penser quoi que ce fût, de me rendre compte de ce que j'éprouvais. Je me figurais la joie de cette pauvre famille, les bénédictions échappées de leur bouche à l'adresse de leur bienfaiteur et maintenant j'éprouvais vraiment de la peine de ne leur avoir point remis moi-même cet argent. Je me demandais ce que Serge Mikailowitch aurait dit s'il avait appris cette démarche, et je me félicitais de ce que personne ne la connaîtrait jamais.

Je souriais, je priais, je pleurais et en ce moment-là, j'aimais tout coup avec passion, tout le monde et moi-même. Je pris l'Evangile et je commençai à le comprendre plus je lisais, plus le livre me venait intelligible, plus je trouvais touchante et sublime l'histoire de cette vie divine du Christ, si simple et terribles les sentiments, les pensées contenues dans la doctrine du Sauveur. Et comme tout me semblait clair et simple, l'après-midi, j'examinai le nouveau le milieu dans lequel je me mouvais, j'interrogeais la conscience autour de moi! Il me sembla possible de ne pas être bon, de mériter tout le monde, de s'attirer la réprobation de chacun, de vivre ainsi. Tout le monde, d'ailleurs, était si bon et si doux avec moi, même la petite sœur, dont je continuais les leçons, il me semblait qu'elle s'efforçait de tout comprendre, de me procurer de la satisfaction et de ne plus me faire de peine. On était pour moi ce que j'étais pour les autres.

Puis, passant ensuite à mes ennemis, de qui je voulais obtenir pardon avant de m'approcher de la Table sainte, je me souvins d'un moment d'une jeune fille du village dont, un an auparavant, j'étais moquée devant plusieurs personnes, et qui, depuis ce jour ne venait plus nous voir. Je écrivis une lettre pour confesser mes torts et lui en demander humblement pardon. Elle me répondit en implorant elle-même pardon, et en me pardonnant grand-cœur. Je versai des larmes de bonheur, en parcourant ces lignes si simples, qui me parurent alors être l'expression d'une grande âme et remplies d'un sentiment vraiment profond et touchant.

Ma bonne pleura aussi, lors que je lui demandai également pardon. Pourquoi donc étaient-ils si bons pour moi? Qu'avais-je fait pour mériter tant d'affection? me demandai-je.

Involontairement, je me souvins de Serge Mikailowitch et mal à propos, ma pensée s'attarda sur lui. D'ailleurs, je ne comptais point du tout cette distraction pour une légèreté. Sans doute, je ne pensais pas à lui de la façon dont je l'avais fait cette nuit où j'avais appris qu'il m'aimait. En ce moment, je pensais à lui tout comme à moi-même, l'associant, malgré moi, à mon avenir dans les moindres détails. L'oppression que sa présence m'avait fait éprouver n'était plus qu'un souvenir vague. Aujourd'hui, je me sou-